Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 43

Artikel: Les bonnes histoires
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-226060

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Monsieur B. va consulter un médecin célèbre. Celui-ci l'examine attentivement.

— Vous n'avez aucune maladie particulière. C'est un état général à surveiller. Faites de l'exercice ; il faut marcher une heure le matin, une heure le soir. Evitez surtout le chaud et le froid, le soleil et la poussière, la pluie et l'humidité.

— Alors, dit le client inquiet, je ne pourrai sortir que lorsqu'il ne fera aucun temps ?

*

Une dame, dans un salon, demandait un soir à Camille Flammarion :

— Pourriez-vous me dire ce qu'il y a derrière la lune ?

— Madame, je ne sais pas.

— Quelle est donc la raison de cette abondance de pluies, dont nous souffrons.

— Madame, je ne sais pas.

— Vous souvenez-vous du bal de Martiens, l'an dernier. Les costumes vous ont-ils semblé scientifiquement exacts ?

— Madame, je n'en sais rien.

La curieuse, alors, impatientée :

— Vous plaisantez, cher maître, mais à quoi vous servirait d'être un savant ?

Et le vieillard de dire :

— A répondre quelque fois, Madame, qu'on ne sait rien.

*

Médecine, pauvre science ; médecins, pauvres savants ; malades, pauvres victimes.

*

La santé est un état provisoire et qui ne présage rien de bon.

Pas important. — La tante. — Si tu continues à te coucher aussi tard que cela, tu vas perdre la fraîcheur de ton teint naturel.

La nièce. — Ça n'a pas d'importance, la mode n'est plus aux teints naturels.

Les bonnes histoires. — Le joyeux convive. — Quant à moi, les plus douces heures de ma vie, je le dis devant ma femme, je les ai passées dans les bras d'une autre femme.

(Emotion générale. Une pause. Le conteur reprend) :

— C'était ma mère.

Jean-Louis, roman neuchâtelois, par A. Bachelin. — Editions Spes, Lausanne.

Voilà un ouvrage que l'on réédite à son heure. Aucun roman de notre pays n'eut un aussi franc succès. Roman d'aventures et étude psychologique à la fois. Il y a, en effet, dans cet ouvrage, écrit simplement par le bon peintre Auguste Bachelin de St-Blaise, des personnages qui resteront gravés dans la mémoire de ceux qui les auront étudiés avec attention. Je pense tout particulièrement à la « Justicière Prince », ce caractère si impitoyable fouillé. Sans être un chef-d'œuvre, ce roman est sûr de garder une éternelle jeunesse, parce que l'auteur a su y évoquer l'âme et l'existence matérielle de nos anciens. **J. des S.**

UNE TROUPE DE PASSAGE

(Suite).

Dès que l'aube parut, Nanette se leva, s'habilla à la hâte et elle descendit sans bruit. Le domestique ensommeillé, déjà debout, arrêta un moment le travail actif de sa brosse pour regarder, la bouche béante, sortir la jeune fille.

— Eh bien, où est-ce qu'elle va celle-là ? Au lieu de dormir...

Nanette s'arrêta quelques minutes sur le seuil pour s'orienter. La grand'route qui menait à la France et que Paul devait prendre pour s'en aller était sur la gauche. Elle se dirigea de ce côté, mais elle s'arrêta avant d'atteindre la large voie dépouillée d'ombre.

Il y avait juste un an, elle avait foulé à côté de Paul la poussière de ce même sentier. C'était un soir clair de juillet par une chaleur grise, sans pluie. Elle chercha la pierre où ils s'étaient assis côte à côte pour attendre les vieux, toujours retardataires, la retrouva et s'assit.

Autour d'elle la terre détrempée exhalait au soleil une odeur saine et rafraîchie, les vapeurs traînantes s'élevaient rapidement, la journée serait superbe.

Oh ! retrouver la joie perdue, la joie intense éprouvée à cette même place, il y avait juste un an ! Entendre la voix basse de Paul se faire douce jusqu'à la tendresse, sentir pour la première et pour la seule fois de sa vie, ce bras robuste glisser autour de sa taille. En ce moment, au moment même où il se penchait vers elle pour parler... les deux silhouettes retardataires avaient paru au bout du sentier. Paul avait brusquement retiré son bras et jamais plus... jamais plus il ne lui avait parlé de cette voix-là.

C'était à partir de cette époque que Nanette avait, sans savoir pourquoi ni comment, en même temps qu'elle apercevait au-dessus de la tête de Paul l'étoile redoutable, commencé à souffrir de sa propre médiocrité. Toutes les conséquences logiques des faits, des sentiments et des idées s'étaient confusément esquissées dans son esprit effrayé, et elle avait vécu d'appréhension et d'épouvante jusqu'au jour où Paul, d'une voix sèche, avait annoncé son départ.

Et ce matin-là, la lourde certitude qui avait pesé sur la vie de Nanette pendant les six derniers mois touchait à sa réalisation. Quand le soleil, inondant à présent la neige des hauts sommets se coucherait, Paul serait déjà très loin d'elle. Au moment de voir disparaître le jeune homme de sa vie, la secrète espérance qui avait survécu dans le cœur de Nanette, à son insu, s'était réveillée d'une façon aiguë et elle était venue là pour tendre encore une fois, vers le bonheur fugitif, ses doigts avides. Une fois encore, seule à seule avec Paul, elle lui parlerait librement ; avec l'audace des heures décisives, elle lui dirait ce qu'elle pensait. Des mots, des mots pressés et ardents montaient déjà à ses lèvres, tout le flot contenu et amer se précipitait...

Tout à coup elle se leva brusquement. Paul venait de paraître au contour du sentier montant et elle fit un pas à sa rencontre, mais tout de suite elle se rassit. En apercevant le jeune homme elle éprouvait une gêne d'être là. Un doute cuisant sur l'opportunité de sa démarche traversa son angoisse en même temps que l'absolue certitude de son inefficacité, et cet instinct délicat plus fort que sa passion la retint liée à cette pierre de souvenir ; elle attendit...

Paul la vit de loin, reconnut l'endroit, la pierre, comprit le reproche éloquent et voilé et une ombre d'ennui passa sur son mâle et joli visage. Au sortir de la dernière scène pénible avec le maître il fallait recommencer tout de suite avec Nanette. Une lueur d'impatience passa dans l'œil gris et froid, aux reflets métalliques, tandis qu'il s'arrêtait en face de la jeune fille :

— Vous ici, Nanette, dit-il d'une voix contrainte.

Et, sans lui laisser le temps d'expliquer sa présence, il ajouta rapidement :

— Je suis content de pouvoir au moins vous dire adieu.

— Moi aussi, articula-t-elle avec effort,... je n'aurais pas voulu que...

Mais son gosier se ferma brusquement, elle se tut ; dans ce moment la tromperie des mots lui était impossible. La froideur de Paul faisait de sa propre démarche une humiliante avance et elle n'osait pas même le regarder.

— Il faut que je me dépêche, dit le jeune homme en tirant sa montre; je n'ai que le temps, moi. Adieu, Nanette, adieu. Nous avons été de bons compagnons, nous deux, je ne vous oublierai pas, moi.

Elle mit sa main glacée dans la main du jeune homme et elle balbutia :

— Adieu.

Paul reprit sa caisse de violon posée à côté de lui et il s'éloigna rapidement, sans se retourner.

Tant qu'il fut visible sur la route, sur la grande route qui menait à la France, à l'inconnu, au monde merveilleux où elle n'entrerait jamais, Nanette suivit des yeux le point noir, mouvant, toujours plus petit, mais quand il disparut tout à coup dans un pli de la montagne, sa douleur éclata, elle appela tout haut :

— Paul, Paul...

Tout ce qui était resté comprimé dans son cœur, en face du jeune homme, s'en échappait à présent, librement, violemment; elle trouvait sur ses lèvres l'expression vraie de son inutile désespoir et elle rappelait le fugitif pour le lui dire au moins une fois :

— Paul, Paul...

* * *

Il était très tard dans la matinée quand Nanette rentra à l'auberge. Sa mère l'attendait sur le seuil, sa tête branlante secouée d'inquiétude.

— Mon enfant, d'où viens-tu ?

— Ce chien de Paul, dit le père, il n'a pas même voulu t'attendre pour te dire adieu.

Nanette resta un moment silencieuse. Elle ne réfléchissait pas, mais elle sentait très vivement des choses confuses qui cherchaient une forme. Elle la trouva enfin :

— Paul ? dit-elle, à voix basse, mais il m'a dit adieu, il m'a cherchée sur la route, il m'a dit adieu.

Privé de sa rancune, le vieux musicien haussa les épaules sans répondre et sortit. La mère et la fille restèrent seules.

— Nanette, murmura la vieille femme, en posant ses mains maigres aux veines saillantes, sur les épaules de la jeune fille,... dis-moi... est-ce à cause de Paul ?

Et elle chercha à rencontrer la prunelle désolée où depuis tant de jours elle voyait la vérité sans oser le dire.

— Nanette ?

Et comme Nanette tardait, cherchant avant de répondre, à dominer son désespoir, la mère reprit de ce ton de pitié souriante dont on rassure l'enfant effrayé par une ombre :

— Ce n'est rien, Mignonne, ce n'est rien du tout, cela passera.

Nanette se dégagea doucement. Tout à l'heure son père avait avivé son mal en accusant Paul... en l'accusant justement... maintenant sa mère irritait ce même mal d'une autre manière, inconsciemment. L'héroïsme des grands chagrins solitaires lui apparut tout à coup dans son affreux dénûment. Elle alla appuyer son front contre la vitre, ses yeux cherchèrent la route de France dont les lacets blancs se déroulaient et allaient se perdre enfin sous l'ombre des sapins, et elle murmura :

— Ce n'est pas ça... ce n'est pas ça du tout.

Puis elle se retourna.

La vieille femme s'était assise la tête basse, l'œil triste et un peu vague fixé sur le sol. Elle n'avait pas su dire à Nanette ce qu'il aurait fallu et elle cherchait autre chose sans le trouver.

Nanette s'approcha d'elle sans bruit et elle l'appela :

— Maman !

En même temps elle sourit, mais elle n'ajouta rien; le sourire seul resta fixé sur ses lèvres paralysées.

La vieille femme leva sa tête tremblante et en voyant ce sourire immobile, son visage s'éclaira :

— Ah ! Mignonne, murmura-t-elle, moi qui croyais... oui... à cause de Paul... je craignais, mais je me suis trompée ! Quel bonheur, Mignonne !

Eugénie Pradez.

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Tél. 34.366 Lausanne
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur
à qui on ne la fait pas...
exige un apéritif sain « DIABLERETS » et non un « Bitter » et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.